

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle.

« Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13, car ils lui réservaient toujours des surprises : l'annonce du divorce de ses parents, ses premières règles, le départ d'Armand.

Néanmoins, Rebecca Bronzino ne pouvait pas repousser son voyage. Puisqu'elle n'avait pas le choix, elle accepta son sort et s'habilla rapidement. Comme elle avait pris le soin de préparer sa valise la veille elle but juste un fond de café froid et quitta, déterminée, son appartement. Elle dévala rapidement les escaliers de l'immeuble et s'engagea ensuite sur les boulevards détremés, en regrettant de n'avoir toujours pas songé à acheter un parapluie. Elle franchit le passage piéton traversé par un chassé-croisé de voitures pressées. Marcher sous la pluie battante ne faisait pas l'affaire de Rebecca. Son manteau en cuir neuf en prenait un sacré coup et son moral davantage.

Raison ou pas Jeanne lui avait tapé sur les nerfs la veille au soir, vraiment ! mais bon, ça n'était pas la première fois et puis elle restait quand même son amie. Sa seule amie d'ailleurs. Même au bureau Rebecca ne faisait pas l'unanimité, ses collègues ne lui parlaient pas vraiment. Un ou deux cadres parfois tentaient un jeu de mots minable ou de vagues politesses dans l'ascenseur mais Rebecca avait bien compris leurs intentions. Ils voulaient faire comme avec les stagiaires et les secrétaires. D'abord on prend un café, le lendemain on se fait la bise, on se revoit un soir au ciné, on se touche un peu, et tout ça se finit dans le placard à balai ou au mieux sur la photocopieuse des archives. Des pervers voilà ce qu'ils étaient ! La vision que Rebecca portait sur les hommes s'empirait avec l'âge. A moins que le principal problème de Rebecca ne tienne en un mot : l'accumulation. Elle subissait en ce moment de plein fouet la fameuse loi des séries. Elle venait d'avoir trente ans, rien n'allait dans sa vie sentimentale mais en plus de ça rien n'allait au boulot... toute la matinée d'hier son directeur d'agence n'avait pas cessé de lui crier dessus; il lui avait enfoncé le crâne à coup de « Il nous faut plus de rendement! », « Les clients manquent ! », « Vous avez la performance d'une tortue sur le dos ! » Ainsi, ce qu'aurait aimé Rebecca aujourd'hui c'est un soleil radieux, des rayons chauds qui lui caressent la joue, un peu de douceur quoi.

Son pas rapide avalait l'asphalte, il ne lui restait qu'une centaine de mètres avant d'arriver à la gare. Sans parapluie la situation devenait très critique, son visage dégoulinait d'eau.

Si seulement elle n'avait pas claqué la porte de l'auto-école. Tout ça c'était encore la faute de ce con d'Armand. A cause de sa jalousie malade ! persuadé que le moniteur lui faisait des avances il n'avait rien trouvé de mieux que de plonger sous ses roues le jour de l'examen. Il y avait eu des bons moments...mais tellement de galères. Voilà qu'il avait maintenant besoin d'elle à présent. Il manque pas d'air ! La plaquer du jour au lendemain et la supplier six mois plus tard de venir un week end de l'autre côté des Alpes, en Suisse. Non seulement il avait décidé de l'emmerder mais en plus en jouant les expatriés. Il serait bien foutu d'avoir inventé un moyen pour demander un asile politique. En Suisse ça existe ? Des larmes de nervosité plongèrent ses yeux dans un flou absolu.

Au pied de l'horloge de gare, une foule de gens battaient le pavé malgré le mauvais temps en gueulant des slogans inaudibles. Un mégaphone crachait dans l'air un chapelet de mots : ça faisait des rimes embrassées du genre « travail/bétail »; « ras-le-bol/pactole ». Rebecca n'arrivait pas à lire l'heure, le cadran était voilé par le rideau de pluie. Elle n'y voyait rien malgré ses efforts mais refusa d'essuyer sa figure, tant pis ! « que la flotte m'immerge ! » se dit-elle. Un voyageur pressé la bouscula avec sa valise. Elle n'eut pas le temps de l'interpeller et les insultes qu'elle lui lança se perdirent dans l'air. Rien n'allait plus, depuis trop longtemps : il était temps que les choses changent.

Le wagon allait éclater, tout le monde se précipitait à l'intérieur. Une paire de grosses dames jouaient des hanches pour se frayer un chemin jusqu'à leur siège, sous les yeux désolés d'un contrôleur freluquet qui semblait vouloir juste quitter les lieux. Rebecca trouva sa place, enfin ce qu'il en restait. Son voisin de siège, qu'elle découvrit avec stupeur et qualifia aussitôt dans sa tête de « baleinesque », trônait sur une bonne moitié de son siège en plus du sien. La perspective du voyage assombrit son humeur déjà obscurcie : elle allait devoir passer huit heures à contracter les fesses ou, au mieux, à équilibrer une partie de son bassin sur l'accoudoir. Génial ! C'est sûr, elle filerait au wagon-bar dès que possible pour se venger sur les sandwiches SNCF en maugréant des commentaires agressifs à propos de la qualité médiocre du service ferroviaire. Dans ses colères Rebecca avait le mérite de ne jamais en vouloir aux innocents, elle savait faire la part des choses. En l'occurrence, le gros monsieur n'y était pour rien, c'est bien la SNCF qui aurait dû prévoir des sièges plus larges. Huit heures ! Le temps qui restait fit peur à Rebecca : Paris-Lyon-Genève-Locarno. Pour échapper aux sonorités désagréables des humains agités autour d'elle, Rebecca enfonça les caoutchoucs de son Ipod dans ses oreilles. Le rock puissant de *Muse* couvrait à présent le brouhaha. Deux étudiantes

timorées patientaient encore pour s'asseoir. L'une et l'autre se contenaient, polies, un peu sottes selon Rebecca qui avait bien remarqué que les gamines se faisaient broyer les pieds par des valises roulantes et pousser de partout par les coudes de plus lestes qui essayaient de fourrer au-dessus des sièges leurs encombrants bagages. Matthew Bellamy poussait le refrain de *Resistance*, un des titres préférés de Rebecca.

Qu'est-ce qu'Armand était allé foutre à Locarno ? La question traversa Rebecca sur un accord de guitare. Comme elle le faisait souvent elle se mit à chanter dans sa tête. Chez elle, Rebecca chantait sans gêne, parce qu'elle savait qu'elle avait une belle voix. Est-ce qu'on peut mettre sur une carte de visite « je chante bien » ?

S'installer en Suisse, en voilà une idée. Si au moins il avait poussé un peu plus il aurait passé la frontière italienne. Là d'accord, l'Italie c'est autre chose. Elle aussi ça lui aurait plu d'habiter un peu là-bas, c'est sûr, ils auraient peut-être fait des choses nouvelles ensemble. Monsieur était musicien, et alors ? quel intérêt d'aller en Suisse ? comme si les artistes qui avaient du talent devaient nécessairement résider en Suisse. Cette situation rappela à Rebecca un fait d'actualité people, elle vit apparaître alors le visage de ce chanteur de rock français récemment inhumé au Panthéon par le président. Un moment de lucidité frappa Rebecca. Bien sûr qu'Armand a mauvais goût, musicalement, il n'a jamais voulu admettre que *Pink Floyd* était l'un des plus grands groupes du XXème siècle mais en plus de cela il trouve que Johnny Hallyday a du talent. Cette fascination d'Armand pour Johnny ainsi que son goût pour les karaokés reconforta Rebecca : il n'y avait vraiment aucune raison de regretter son départ.

Le train se mit en marche, Rebecca augmenta le volume de son lecteur MP3 et monta en gammes dans sa tête. Au bout d'un moment Rebecca s'assoupit. *Muse* n'y pouvait rien, elle était épuisée. Dans son rêve, elle courait après des montres géantes qui lui échappaient sans cesse, ses pieds étaient minuscules, et toute sa bonne volonté restait vaine : de toute évidence, le Temps lui filait entre les pattes. Autour d'elle des balles de couleurs rebondissaient en silence, le monde semblait calme et peu soucieux de sa course effrénée. Il y avait toutefois dans le ciel quelque chose d'agressif, une lumière très vive irradiait son rêve. Cette luminosité halogène l'aveuglait et c'est peut-être pour ça qu'elle manquait de précision et ne parvenait pas à capturer les montres filantes. Quand elle se réveilla, Rebecca avait sous le nez le phare d'une lampe frontale : son impressionnant voisin de siège cherchait manifestement à l'énerver. Il était à moitié penché sur elle, l'air de vouloir plonger son corps volumineux entre ses jambes.

« Non, mais vous êtes complètement cinglé ! » s'écria-t-elle en se dressant sur son siège.

Moby Dick cherchait-il un océan ?

« Excusez-moi, j'ai perdu....

-Espèce de barjot, poussez-vous ! hurla-t-elle en essayant de l'enjamber, j'ai besoin d'air.

» Le cétacé, penaud, n'eut pas le temps de s'expliquer davantage.

Rebecca parvint à s'extraire de sa place et en profita au passage pour écraser la hanche à découvert du spéléologue baleine. La bête, meurtrie, lâcha un vif « Salope ! » mais Rebecca était déjà en train de valser entre les fauteuils en direction d'un autre wagon. Elle oubliait sa victime en pensant pour elle-même : « Il faut que je m'enfile un truc, ça peut plus durer. »

Au wagon-restaurant il n'y avait pas foule. Le préposé au service, un étudiant en intérim, feuilletait un *Playboy* en douce, à peine caché par la pile de crackers en sachets. Rebecca prit un malin plaisir à hausser la voix :

« Y vous reste des Duo emmenthal-jambon blanc ? »

Elle fit sursauter le serveur qui planqua à la hâte son magazine.

« Euh...oui, bredouilla-t-il. Vous..vous voulez une...boi..boisson avec ? »

Rebecca, en pleine période de vengeance, attarda son regard sur le jeune homme avant de répondre. Elle fit de chaque seconde un supplice pour son interlocuteur. Elle voulait qu'il sache lui aussi qu'à partir d'aujourd'hui c'était elle la dominatrice du jeu homme-femme : « Donnez-moi une 1664, fit-elle en posant un billet de 50 Euros sur le comptoir. »

Le garçon s'exécuta. Soumis, il disposa la commande et rendit à sa maîtresse la monnaie. Rebecca s'éloigna puis s'installa sur un tabouret de bar, face à la baie vitrée. La sensation de fraîcheur dégagée par la bière lui faisait du bien. Elle serra sa cannette comme elle aurait tenu un sceptre. Il lui fallait des moments comme ça, des petites victoires. C'est ce qui lui permettrait de tenir le coup dans sa révolution.

Rebecca avait rencontré Armand en 2010, au lycée. Le beau musicien de la terminale scientifique ne la regardait pas souvent quand elle passait devant lui. Quoiqu'elle n'ait pas manqué de savoir qu'il faisait tant chavirer les mijaurées du bahut, à vrai dire, Rebecca non plus ne pensait pas trop à lui. Ils faisaient leur scolarité chacun de leur côté. Elle était en classe de Première et gardait davantage à l'esprit les examens de fin d'année. Les garçons ne l'intéressaient pas plus que ça, contrairement à la plupart des

filles de son âge. En fait, Rebecca marquait déjà sa différence. Ses centres d'intérêt étaient plutôt le sport, la littérature asiatique du XXI^e, et la musique. C'est à cause de cette dernière passion que Rebecca et Armand avaient fini par vraiment se croiser. Il jouait régulièrement le week end, sur la scène du bar-boîte tendance de l'époque : *Le Panda*. Armand était le guitariste des *Melancholic Animals*. La formation connaissait un succès croissant depuis leur premier concert, le jour de l'an de l'année 2009. Armand et ses trois copains remplissaient maintenant les salles de la région sans problème. Les *Melancholic* reprenaient des balades rock connues mais proposaient aussi leurs propres titres. *A girl behind you*, un de leur dernier, tournait en boucle dans les MP3 des filles du lycée. La bande avait ses fans : des lycéens, des mères au foyer, des étudiants et des fidèles plus âgés. Les *Melancholic*, bien entendu, tenaient à jour leur page Facebook et faisaient tout pour exister sur la toile. Pour les admirateurs comme pour le groupe, la notoriété ne ferait aucun doute : l'attente d'un article dans 'Les Inrock' devenait de plus en plus fiévreuse.

Rebecca ne fréquentait pas assidûment *Le Panda*, quant aux *Melancholic* elle avait eu l'occasion de les entendre une fois mais ça n'avait pas été pour elle une révélation. D'ailleurs, elle trouvait que le chanteur manquait de coffre. La jeune lycéenne pouvait se permettre de critiquer le copain d'Armand car elle connaissait la chanson. Dès l'âge de huit ans, elle avait suivi des cours de chant. Elle avait participé à plusieurs chorales, celles de ses écoles, celle de la ville et même la chorale professionnelle de l'entreprise familiale. Son père, M. Bronzino, en amateur passionné, avait créé dans sa propre boîte un groupe de chant. Sa fille y avait été intégrée, malgré elle évidemment. Admirateur de la première heure, son père n'avait jamais manqué, à chaque fois qu'elle chantait, de comparer sa fille à Nina Simone. D'après lui, elle tenait cette voix d'une grande-tante de New-York : Lucie, une des sœurs du grand-père Bronzino. La tata Lucie, dans sa jeunesse, avait en effet remporté de nombreux concours de chant. On dit même que sa réputation avait couru dans plusieurs états. Mais en 1945 sa carrière avait tourné court à partir du moment où une célèbre radio américaine lui avait proposé de devenir speakerine. Son mari n'était pas revenu de la guerre, deux enfants lui restaient sur les bras. Comment refuser alors une paye qui valait les cachets de plusieurs tournées, la fatigue en moins. Pendant quelques années, pour le plus grand plaisir du directeur des programmes, Lucie régalaient les auditeurs de ses belles intonations. Malgré la banalité des propos, les fidèles suivaient leur idole, espérant toujours le retour de leur vedette sur la scène. Mais la voix de tata Lucie s'éteignait peu à peu, elle ne poussait plus vraiment la chansonnette, sinon pour consoler ses enfants le dimanche. L'envie de chanter en public diminuait, le chagrin de

son mari mort en héros ne lui donnait plus le goût des envolées lyriques. Les années passèrent, les modes changèrent : la radio remercia Lucia pour ses services. Pour élever correctement ses deux enfants tata Lucie reprit du service au début des années 1950, dans des boîtes de jazz de la grande ville. Elle reparut par-ci par-là, dans quelques clubs de la côte Est, mais le public ne suivait plus car le monde avait de nouvelles idoles. Un matin de novembre 1954, Lucia tourna définitivement le dos à son art qui ne la faisait plus vivre. Elle réussit à signer un contrat d'exclusivité pour les soupes Campbell. La multinationale lui fit enregistrer un spot publicitaire pour vanter les mérites de ses potages en boîte. La gloire de la tante américaine se termina dans un dictaphone. Lucie vendit sa voix et la diva devint l'écho triste de la compagnie agroalimentaire qui rentrait en bourse. Quand Rebecca avait dû se présenter au *Panda* pour une audition, elle n'avait pas pensé à sa grande-tata Lucie mais plutôt à son père. Son cher papa, qui trouvait la voix de sa fille tout simplement formidable, l'avait inscrite pour le concert de la fête de la musique. Rebecca n'avait pas eu l'audace de dire non à son père, cette figure paternelle l'impressionnait trop. Alors s'était présentée au *Panda*, malgré tout très détendue mais sans illusions. Au fond d'elle, sommeillait l'espoir que cette initiative paternelle échoue, ce qu'il lui aurait permis de faire un reproche légitime à son père. Mais son interprétation de *My Way* lui valut d'être choisie comme première partie des *Melancholic* pour le concert du 21 juin. Ce sera sa première et dernière fête de la musique sur scène. Son père avait acclamé sa fille à son retour à la maison tandis qu'elle commençait à réaliser avec panique qu'elle se produirait dans deux semaines devant une foule de gens dont la plupart seraient probablement des élèves de son lycée.

Rebecca laissa négligemment ses souvenirs et sa bière sur la table en Formica. Elle repassa devant l'étudiant et lui signala qu'il avait du travail à faire. Elle savait qu'elle exagérait, qu'elle dépassait une limite qu'habituellement elle ne franchissait pas mais cela l'aidait à parachever son œuvre :

« Vous devriez passer un petit coup d'éponge sur vos tables, tout ça laisse à désirer. »

Le préposé n'osa rien dire, il ne bougeait plus. Son immobilité assurait la victoire de Rebecca. Elle avait le dessus, elle régnait sur le sexe masculin. Plus elle observait son esclave plus elle sentait monter en elle sa force. Elle aurait pu se permettre n'importe quoi, elle avait envie de l'écraser de son talon, de passer par-dessus le comptoir et de l'embrasser sauvagement. Elle lança sa fierté sur le jeune homme d'un geste du menton et quitta les lieux radieuse, puissante et pleine d'une autorité nouvelle. Elle éprouvait cette

légère électricité qui parcourait son corps au moment où elle franchissait les portes automatiques de la première classe. Rebecca repensa à Armand, à son directeur d'agence puis à son moniteur d'auto-école.

« Me faire des trucs pareils, à moi ! sexe fort, tu parles ! ils veulent la guerre, je suis prête ! » Le voisin de siège et le serveur du wagon-restaurant furent aussi écornés :

« Pas un pour rattraper l'autre, les mêmes dans des costumes différents. Lui, avec sa lampe sur le front, il était prêt à me passer sur le corps...un sacré con ce type, franchement, et l'autre là avec sa revue porno derrière son comptoir. Mais tout ça s'est terminé ! » Rebecca laissa retomber sa colère en s'asseyant. Elle se sentit d'autant mieux que son spéléologue de voisin avait disparu. Peut-être s'est-il perdu dans sa quête, supposa-t-elle en souriant. J'ai été un peu dure avec lui, j'espère qu'il aura trouvé du réconfort ailleurs. Ces sautes d'humeur caractérisaient Rebecca. Si Armand et tous ceux qui fréquentaient Rebecca s'en accommodaient tant bien que mal à la longue Rebecca, elle, s'en rendait souvent compte un peu trop tard, une fois les dégâts causés. Mais, si on le lui faisait remarquer, elle balayait toujours d'un revers de manche ces suppositions et se vexait aussitôt après.

« C'est pour ça que je ne fais plus aucune allusion à ton caractère, lui avait glissé Jane.

-Quoi, de quel caractère tu parles ? demandait systématiquement Rebecca. »

La pensée de Jane donna envie à Rebecca d'uriner subitement. La bière devait y être aussi pour quelque chose mais le visage de Jane s'imposait malgré tout dans l'esprit de Rebecca. Les toilettes de sa voiture étaient hors d'usage. D'après la note de service sur la porte « L'état de dégradation avancée » condamnait pour un temps inconnu l'utilisation des WC. Ce manque de chance ne perturba pas Rebecca qui se dirigea vers la 1ère classe qu'elle avait quelques minutes auparavant traversée. Elle n'avait pas remarqué tout à l'heure si les toilettes pouvaient être utilisées mais comme elle n'y voyait aucune raison Rebecca s'engagea dans le compartiment sans inquiétude. Quel manque de pot ! les premiers toilettes de la voiture eux aussi se révélèrent hors-service à l'explication suivante : « Pour une raison inconnue les toilettes sont fermées de l'intérieur et nous ne sommes pas actuellement en mesure de les ouvrir. Merci de votre compréhension. Le personnel. » Rebecca n'en croyait pas un mot : deux sur deux ! La colère commençait à la reprendre lorsqu'elle perçut un grognement qui venait de derrière la porte. Spontanément, elle accusa le spéléologue :

"C'est donc là qu'il se planque...il doit sûrement être en train de visiter les profondeurs du train... »

Sarcastique, Rebecca frappa sèchement à la porte et prévint l'explorateur :

« Ne vous avancez pas trop loin, vous risqueriez de tomber sur les rails. »

L'homme-derrière-la-porte répondit par une série de grognements qui semblait correspondre à un code. Rebecca ne prêta pas attention au détail du message, sinon elle aurait perçu trois grognements courts, trois longs et trois autres courts.

Elle préféra se moquer de son ex-voisin de siège en terminant ainsi :

« Oui, je comprends bien votre chagrin mais nous ne sommes peut-être pas faits pour nous entendre. »

Rebecca repartit en laissant ignoré l'appel au secours du spéléologue, bêtement bloqué au niveau des hanches dans le conduit de la ventilation du faux-plafond. Elle poursuivit en espérant trouver rapidement un espace libre pour se soulager car le visage de Jane commençait à prendre beaucoup de place dans sa tête. La troisième était la bonne ! Enfin, a priori, car si les toilettes étaient visiblement accessibles Rebecca s'étonna quand même qu'il n'y ait plus de porte. Elle aurait pu rire de la situation et se demander si elle était prête à aller jusque-là, uriner avec vue sur le couloir, mais elle s'arrêta net quand elle aperçut un homme recouvert de sang affalé sur la cuvette des WC.

Rebecca remarqua tout de suite que cet homme, qui n'avait sûrement pas loin de son âge, saignait de l'oreille. Elle posa très vite et fermement sa main sur l'orifice pour comprimer la plaie et tenter de stopper l'hémorragie. Rebecca, qui avait quelques notions de premiers secours, se mit à parler au jeune homme pour le maintenir éveillé. C'est Jane qui avait insisté pour qu'elle l'accompagne au début de l'année à la formation proposée par l'entreprise. « J'suis sûr qu' c'est un beau mec qui va nous faire la leçon. T'imagines, avait dit Jane, dès fois qu'il te f'rait du bouche à bouche. »

Rebecca arrêta de penser à Jane, sa vessie aussitôt se résorba. Elle se focalisa sur le moment présent, sur l'urgence. Pour la première fois depuis longtemps Rebecca se sentait utile ou du moins savait qu'elle devait tout faire pour l'être.

« Putain, il faut que tu le tires de là, se lançait-elle. Ramène-le Rebecca, ramène-le ! »

Malgré les bonnes intentions de Rebecca, le jeune homme ne réagissait pas à sa voix. Il gardait les yeux à demi-ouverts, son regard se recouvrait d'un voile. Rebecca, en continuant de parler, composa le numéro des secours ferroviaires. Elle mit le haut-parleur et posa son portable. A la première tonalité le téléphone se coupa, un message de réseau non disponible s'afficha.

« C'est pas vrai ! » lâcha Rebecca, le visage à présent recouvert de sueur.

Elle recomposa son appel mais au même instant la voix du conducteur du train se fit entendre :

« Mesdames et messieurs nous entrons dans le tunnel Saint-Gothard. Nous vous rappelons que toute communication téléphonique sera impossible le temps de la traversée. Pour tout renseignement, veuillez vous adresser au personnel de bord. Notre équipe reste à votre disposition. »

La respiration ralentit, les yeux devinrent vitreux, le sang coulait toujours. La tête du jeune homme semblait prête à tomber vers Rebecca qui continuait de fixer cet inconnu avec une fièvre inédite. Elle plongeait son regard sur lui comme s'il s'était agi de son fils, d'un homme qu'elle aimait, d'un être cher. Il n'était pas question de l'amour entre un homme et une femme, Rebecca ne désirait pas cet homme, mais c'est la vie humaine qu'elle regardait, là, dans ses bras. Elle assistait, impuissante, à l'extinction d'une vie et cela la terrifiait. Que pouvait-elle faire ? Crier ? Courir et appeler à l'aide ? Étendre ce corps et effectuer un massage cardiaque ?

A présent le train était plongé dans une semi-obscurité. Les passagers qui ne dormaient pas vaquaient à d'autres occupations, et l'on peut dire que le monde autour se foutait complètement de cet homme à part elle. Le hasard l'avait désigné, elle se retrouvait avec lui au dernier moment de son existence, son sang avait coulé sur sa peau à elle. Voilà, c'était son problème. Rebecca, furtivement, eut la sensation d'être une héroïne de tragédie antique. Elle comprit- chose qui lui avait échappé en cours de Français- l'impasse qui avait acculé Antigone au mur de son destin tragique. Rebecca se mit à pleurer, brutalement, et maudit à son tour Créon, son prof de lycée, ses parents, le monstre qui avait fracassé la tête de cet inconnu et la terre entière par la même occasion.

Quelques poignées de secondes venaient de s'écouler, Rebecca avait tenté de sauver la vie d'un homme. Cet homme finalement avait perdu la vie, dans une parfaite indifférence tandis que le TGV Paris-Locarno n° 34 556 entrait dans l'histoire en traversant le plus long tunnel du monde.

Quand Rebecca comprit que l'inconnu avait rendu son dernier souffle, elle admit en même temps que sa vie venait de basculer, une fois encore. Elle n'avait aucune idée du bonheur ou du malheur qu'elle allait embrasser à cause de cet événement. Elle n'avait pas non plus la moindre idée des choix qu'elle allait adopter. Mais une certitude roula dans sa bouche. Elle posa la tête de celui qu'elle n'avait pas pu sauver sur le sol. Doucement, elle passa sa main sur son visage pour lui fermer complètement les yeux. Puis, face à lui, elle

n'eut pas d'autres mots que ceux-là : « Vendredi 13 n'est décidément pas un jour comme les autres. »